

Clapiers : parole d'Anciens

1914 - 1918



Le mot du Maire



« **C**e riche document va vous permettre de découvrir l'une des plus abominables périodes de l'histoire de France – et du monde – d'un point de vue très particulier : celui des Clapiérois. En effet, vous trouverez ici des témoignages et des écrits de nos « Anciens », dont un que j'aimerais citer en préambule : Jean-Pierre Mezy raconte que, pendant la mobilisation, *c'étaient les femmes et les enfants qui travaillaient dans les vignes et qui assuraient les récoltes.*

Si les terribles images du front, des tranchées et du chaos des champs de bataille sont gravés dans les mémoires de chacun, les héros de l'ombre sont trop souvent oubliés et je souhaite leur rendre hommage dans cet édit.

Les héros de l'ombre, ce sont les femmes et les enfants qui, partout en France, sont abandonnés par les hommes allant combattre et qui doivent désormais se débrouiller seuls : à Clapiers pour le rude travail de production viticole, et ailleurs dans les usines d'armement, les hôpitaux, les exploitations agricoles. De quelle incroyable capacité d'adaptation, de quelle grande force d'esprit fallait-il faire preuve ! N'oublions pas que nous sommes au tout début des années 1900 : la plupart des femmes n'ont jamais travaillé, et elles bénéficient d'une considération discutable (elles n'obtiendront le droit de vote qu'une trentaine d'années plus tard). Sans ce travail de fond acharné, les événements auraient pu prendre une tournure encore plus dramatique. Plus de cent ans plus tard, les inégalités hommes/femmes continuent d'exister et font l'objet d'un combat sans relâche ; je tenais donc à rappeler et à honorer les prouesses dont les femmes ont su – et savent toujours – faire preuve. »

Éric PENSO
Maire de Clapiers

« Vous êtes nombreux depuis quatre ou cinq décennies à avoir rejoint notre commune, riche de plusieurs siècles d'histoire. Nous avons donc décidé, avec des Anciens du village, d'accomplir **un devoir de mémoire** sur Clapiers au 20^e siècle.

Ce travail a donné lieu à de **nombreuses réunions** très **joyeuses, animées** et surtout très **enrichissantes**. Chacun a pu y raconter **ses souvenirs**, sa vie. Ce **travail de mémoire**, réalisé en commun, nous permet aujourd'hui de vous présenter, dans **un fascicule détachable**, une compilation sur l'histoire et les anecdotes de notre village. De nombreux thèmes ont été abordés et donneront lieu à des **parutions régulières dans le Clap'Infos**. Ce travail se poursuit : la porte vous est grande ouverte et vous êtes invités à nous rejoindre. **Tous les témoignages seront les bienvenus**. Dans cette attente, remercions déjà les participants à cette première série de travaux pour leurs riches témoignages. »

Servane BESSOLES
Maire-adjointe

Merci à :

Christiane & Marc BORRIES
Élie BONNET
Claude & Christiane CAMMAL
Françoise CASTAGNE
Marie-Josée DARRAUSSAT
Marcelle GALTIER
Solange GELY

Yvonne GELY
Marcel IBANEZ
Thérèse LAPEYRE
Paulette MARTINEZ
Odette MICHEU
Jean-Pierre MEZY
Marie-France PADOX
André VEDRINES

Ainsi qu'à :

Yoan Maurici, pour son rôle d'animateur de réunion, pour la technique et la numérisation des nombreux documents.

Raphaël Pain, pour sa dure et longue retranscription des enregistrements. Le service Communication de la Ville de Clapiers ainsi que Mourad Ahamout pour la correction et la mise en page.

Sources documentaires :

- Numa Hambursin, arrière-petit-fils de Max Leenhardt
- Béatrice Malige
- Archives numériques de Montpellier Méditerranée Métropole
- Archives municipales de Clapiers
- BNF/Gallica
- Archives départementales de l'Hérault

Historique général

Le 28 juin 1914

François-Ferdinand, l'archiduc héritier de l'empire d'Autriche-Hongrie et sa femme, **Sophie**, sont **assassinés** par un étudiant nationaliste, à **Sarajevo**, en **Bosnie**. Cet assassinat provoqua une montée de la pression entre les **grandes puissances européennes** qui étaient liées par une série d'alliances. Ces dernières les entraînent sur la voie de la **guerre mondiale**. Les autorités autrichiennes accusent immédiatement la Serbie voisine d'être à l'origine du crime. **L'Autriche-Hongrie se concerta avec son allié, l'empire d'Allemagne.**



Le 5 juillet 1914

L'Allemagne assure **l'Autriche-Hongrie** de son soutien et lui conseille la fermeté. Les Autrichiens pensent battre facilement la Serbie. Ils veulent lui donner ainsi une bonne leçon qui calmera **ses ardeurs expansionnistes.**

Le 23 juillet 1914

L'**empire austro-hongrois** réagit à l'attentat en formulant **un ultimatum en dix points** à l'encontre du **Royaume de Serbie**, encouragé par son allié allemand.

Le 24 juillet 1914

En riposte, l'empire de Russie appelle à la mobilisation générale.

Le 25 juillet 1914

Le **royaume de Serbie** déclare accepter tous les points de l'ultimatum, à l'exception du 6^{ème} qui exige que Belgrade accepte la collaboration avec le gouvernement austro-hongrois, sur le territoire serbe, pour lutter contre le "mouvement subversif dirigé contre l'intégrité territoriale de la monarchie". Cette réponse du gouvernement serbe équivaut à une déclaration de guerre. **Les Serbes ne se font pas d'illusions et mobilisent leur armée.**

Historique général

Le 26 juillet 1914

L'**Autriche** décrète la mobilisation générale.

Le 28 juillet 1914

L'**Autriche** attaque la **Serbie** et compte profiter de l'occasion pour **l'éliminer** en tant que puissance des Balkans. Pour l'Autriche, c'est un prétexte pour en finir avec le foyer pro-slave que constitue la Serbie. Quant au commandement allemand, il est convaincu que **les chances d'un succès contre la Serbie, la Russie et la France ne lui seront jamais aussi favorables.**

Le 29 juillet 1914

La Russie déclare unilatéralement – en dehors de la concertation prévue par les accords militaires franco-russes – la **mobilisation partielle contre l'Autriche-Hongrie.**

Le 30 juillet 1914

La Russie ordonne la mobilisation générale contre l'Allemagne.



Jean Jaurès, défenseur de la Paix

En France, le plus ardent défenseur de la Paix est le député et journaliste, **Jean Jaurès**. **Pacifiste**, à une époque où le nationalisme et le bellicisme revanchards deviennent des idéologies de la vie politique, **député du Tarn** depuis 1885, il a défendu la cause et l'honneur du **Capitaine Dreyfus**. Il s'est efforcé **d'unifier** les différentes tendances du mouvement ouvrier français en fondant, en 1904, le journal **L'Humanité**.

En 1905

Il a participé à la **fondation du Parti socialiste SFIO**, l'année suivante, dont il présidera le groupe parlementaire jusqu'à son assassinat.

En 1911

Jean Jaurès préconise une « armée nouvelle » de réservistes, purement défensive et fondamentalement démocratique.

Dès le 20 décembre 1911

Pressentant la venue d'une guerre européenne, à l'Assemblée nationale, il met en garde ses collègues députés : « *Et qu'on n'imagine pas une guerre courte, se résolvant en quelques coups de foudre et quelques jaillissements d'éclairs [...]. Ce seront des masses humaines qui fermenteront dans la maladie, dans la détresse, dans la douleur, sous les ravages des obus multipliés, de la fièvre s'emparant des malades* ».

En 1913

Il s'oppose avec vigueur à la prolongation de la durée du service militaire à trois ans (loi des Trois ans).

Le 25 juillet 1914

Jean Jaurès, conscient que le grand massacre approche, déclare lors du discours de Vaise : « ... que jamais l'Europe n'a été dans une situation plus menaçante et plus tragique que celle où nous sommes à l'heure où j'ai la responsabilité de vous adresser la parole ».

Le 29 juillet 1914

À Bruxelles, le Bureau de l'Internationale socialiste tente de développer une campagne contre la guerre. Le soir, Jaurès prononce un grand discours où il appelle à la Paix.

Par son combat contre la loi du 19 juillet 1913, qui a reporté la durée du service militaire de deux à trois ans, comme par son plaidoyer en faveur d'une armée de réservistes, Jean Jaurès s'est attiré la haine des nationalistes et des bellicistes, à droite comme à gauche, de Georges Clemenceau à Charles Péguy en passant par Maurice Barrès et Charles Maurras.

Le 30 juillet 1914

Il apprend que la Russie a mobilisé ses troupes. Il se rend alors chez le sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, Abel Ferry. Celui-ci l'interroge sur la position des socialistes en cas de guerre. « *Nous continuerons notre campagne contre la guerre* », répond Jaurès. « *Non, vous n'oserez pas, car vous serez tué au premier coin de rue !* ».

Le 31 juillet 1914

Alors qu'il dîne avec deux journalistes, Jean Jaurès est abattu par un nationaliste, Raoul Vilain, lecteur du journal d'extrême droite, l'Action française. La presse belliciste et nationaliste n'avait de cesse de décrier Jean Jaurès, depuis qu'il avait pris la défense de Dreyfus, comme un agent des Allemands ou un traître voulant anéantir la nation.

L'assassin de Jean Jaurès est arrêté quelques instants après. La Première Guerre mondiale éclatant, il est décidé qu'il ne sera jugé qu'une fois le conflit terminé (il sera acquitté en 1919...). Le président de la Cour d'assises lui dit : «*Vous êtes un patriote*».

Louise Jaurès, la veuve de Jean Jaurès, qui s'était portée partie civile, est condamnée aux dépens. Elle devra acquitter les frais d'avocat de Raoul Vilain. Louis Jaurès, son fils, avait été tué sur le front de la Marne, le 3 juin 1918.



C'EST LA GUERRE !

Le 1^{er} août 1914,
l'Allemagne mobilise et
déclare la guerre à la
Russie.



Le 2 août 1914,
l'empire d'Allemagne
attaque la France.



Quand la guerre est déclarée...

Par millions, les conscrits, dont plus de 50% sont des ruraux, affluent vers les frontières de l'Est, en casquettes et pantalons garance. Beaucoup vont être décimés les premiers jours de la guerre par les mitrailleuses allemandes pour lesquelles ils constituent des cibles idéales.

Carnets de Max Leenhardt sur la guerre de 1914-1918 (extraits)

Michel Maximilien Leenhardt dit Max Leenhardt (1863-1961), artiste peintre originaire de Clapiers, écrit ces lignes le 30 juillet 1914, en préambule du premier de ses carnets de guerre, destiné à ses deux fils mobilisés.

On a senti monter pendant des années une vague de rivalités et d'appétits de mauvais augure. Quels sont les peuples qui vont être entraînés dans la tourmente ? Ce n'est pas sans une grande angoisse que je vois éclater cette guerre, car mes chers fils, vous allez en être les auteurs et les témoins. Le cœur se brise à la pensée de toutes les ruines qui vont s'accumuler ; j'en frémis !

Je vais m'imposer l'obligation de noter au jour le jour tout ce que je lirai ou verrai, de manière à vous constituer ces douloureux moments des plus tragiques événements de l'Humanité.



... Carnets de Max Leenhardt sur la guerre de 1914-1918 (extraits)

Vendredi 14 août 1914

L'élan patriotique est général, on en trouve la preuve dans maints petits détails. Les jeunes filles organisent une pouponnière pour garder, de 6 heures du matin à 7 heures du soir, les enfants des femmes qui iront travailler.

Samedi 22 août 1914

Ce matin, nous arrivent des nouvelles sur la mort du jeune fiancé de Juliette Michel. Ils devaient se marier le 6 octobre. L'appartement était prêt, meublé. Elle allait commander sa robe de mariage quand la guerre a éclaté.

Jeudi 3 septembre 1914

Nous apprenons que la funeste liste des morts s'accroît en noms connus de nous.

1^{er} janvier 1915

Qu'il est triste, sous le beau soleil, le 1^{er} janvier. Sous quels lugubres auspices s'ouvre cette année nouvelle !

10-11-12 janvier 1915

Les détails sur la vie des tranchées sont poignants. On se demande comment nos soldats peuvent résister, à 20 cm de boue au fond, à 20 cm d'eau dessus. Quand on descend avec le sac, on s'y plante. Quatre jours-là, quatre jours en arrière et quatre jours en cantonnement, voilà leurs vies.

28-29 janvier 1915

Toutes les femmes tricotent. Beaucoup de jeunes filles ont appris à le faire, car elles l'ignoraient jusqu'alors. Riches ou pauvres, toutes les femmes travaillent.

22-23-24 mai 1915

Retour à Montpellier, après 16 jours d'absence auprès de mes fils. En arrivant, j'apprends la mort de Léon Fabre, le fils du « payre », tué à Beauséjour. Le 6 août, cette superbe famille est réduite de quatre à deux garçons. L'aîné est mort au régiment, il y a deux ans. Léon est tué ces jours-ci.

7 août 1915

La femme du maréchal de Clapiers, que j'ai ramenée dans ma voiture, me raconte que son gendre a écrit que, de sa compagnie, la 250^e, engagée à Notre-Dame-de-Lorette le 11 mai, ils ne sont revenus que deux. Dans une autre compagnie, six seulement.

3-4 décembre 1915

Mon neveu, André, me parle des tranchées. Ce qu'il dit de la boue des boyaux d'accès dépasse toute description. C'est par ces boyaux que passe toute la vie de relève, le ravitaillement de nourriture. Boue qui enfonce jusqu'aux genoux, boue mortier pâteux qui colle tellement que les muscles inférieurs du pied s'éreintent à cet effort de tirer le pied hors de la boue. Le soulier y reste souvent happé.

Année 1916

C'est sur cette même et lourde situation que s'ouvre 1916. L'organisation de la guerre est devenue méthodique : on s'y habitue presque. L'union sacrée persiste, intangible. Toutes les classes sociales sont mêlées aux tranchées ; aucune ne demande à son voisin son opinion. Il n'y en a qu'une qui exprime tout : la victoire obligatoire.

24 février 1916

L'attaque allemande se dessine avec violence sur Verdun, préparée avec des moyens très puissants, sur un front de 15 kilomètres.

19-20 juin 1916

Ce matin, en venant de la campagne, j'offre une place en voiture à une femme sur la route, sans nouvelles de son mari depuis un an. Le soir, en retournant, j'agis de même vis-à-vis d'une personne qui rentrait à pied de la campagne. Mariée trois mois avant la guerre, sans nouvelles de son mari depuis neuf mois, disparu en mer entre Alger et Philippeville. Par ces exemples, on juge des drames qui se passent en France.

1^{er} août 1916

Anniversaire de deux ans de guerre ! Qui l'eut cru ?

12 au 20 octobre 1916

Je rencontre mon compatriote de Clapiers, Lacroix, missionnaire en Mandchourie pendant dix ans – en civil – or, il était brancardier au front. Il m'apprend qu'on l'a mobilisé pour servir d'interprète, car 45 000 chinois sont en route pour venir travailler dans les usines. 5 000 sont déjà à la poudrière de Saint-Chamas où il est aussi. À Verdun, nous déclenchons une attaque et reprenons le fort de Douaumont.

14 novembre 1916

J'ai ramené dans ma voiture Portal, l'horloger, qui venait de réparer l'horloge de Clapiers. Il m'a parlé du commerce des bijoux qui jamais n'avait mieux marché ! C'est à n'y pas croire !



© Bibliothèque nationale de France

1^{er} janvier 1917

Triste nouvel an.

21 février 1917

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de Verdun qui dure depuis un an.

15 au 17 juin 1917

André Leenhardt, qui arrive en permission, est plutôt sombre : il parle de la lassitude et du découragement de plusieurs, il dit même que deux régiments auraient refusé de monter en ligne. Il est certain que le fantassin a la vie trop rude. Ce serait navrant que par lassitude on arrive à prêter l'oreille aux intrigues internationales dont ruse l'Allemagne pour esquiver la défaite fatale. On devient anxieux quand on songe qu'un quatrième hiver est fatalement nécessaire.

6 août 1917

J'ai vu ce matin, en venant de la campagne, des femmes qui travaillaient sur le chemin de fer P.L.M*. Elles enlevaient des herbes sur la voie. Peu à peu, ce travail des femmes se généralise.

1^{er} janvier 1918

L'année 1917 finit ici dans un froid rigoureux, une ère de privation ou plutôt de restrictions. On a peine à croire que ce soit le 4^e Noël passé en guerre. Ces années qui, au jour le jour, pleines d'angoisses et de deuils, ont paru fort longues, dans l'attente de la victoire finale, une fois écoulées, ne se mesurent plus. Ces trois ans et demi qui, théoriquement, devraient paraître des siècles, n'ont plus de consistance dans le passé. Chacun aurait fléchi dès le début si on lui avait assuré que la guerre durerait trois ans et demi.

29 juillet 1918

La retraite allemande continue, mais ses arrière-gardes résistent plus énergiquement.

23-25 août 1918

Les troupes réalisent d'imposants progrès entre l'Aisne et l'Oise.

11 au 14 septembre 1918

On peut considérer notre offensive comme finie du côté de la Somme et l'Oise. Il est certain que les peuples fatigués soupirent et veulent la fin de la guerre. Mais ils renoncent à perdre le bénéfice de tant d'héroïsme et de sacrifices faits. Il ne faut pas que les générations futures revoient de pareilles calamités. Voilà le cri, la résolution générale.

28 septembre 1918

Mon cousin, Étienne Leenhardt, me racontait ce matin le grand nombre de malades qu'il reçoit à Houlgate, victimes des gaz. On les appelle les gazés.

9 novembre 1918

Après l'abdication du Kaiser (...) Chacun est sous le coup des événements. Pendant la guerre, on soupirait après la révolte des Allemands, mais on les disait si disciplinés qu'ils n'oseraient rien contre leur Kaiser fétiche. La défaite, la faim ont déchaîné les agneaux.



11 novembre 1918 : C'EST L'ARMISTICE !

En 1914, lorsque la guerre éclate, Clapiers est un village d'un peu plus de 300 habitants. Le recensement du 5 mars 1911 fait état de : 302 individus, vivants dans 101 maisons, dont 82 ménages (familles). La population est majoritairement composée de familles de viticulteurs et d'ouvriers agricoles.

Témoignages des Anciens de Clapiers sur la guerre de 1914

Réunion du 17/09/2017

Nos pères, nos oncles sont partis, plus d'hommes dans le village...

Servane : Dans le village, la mobilisation a-t-elle concerné beaucoup de monde ?

Jean-Pierre : Tous les hommes en âge d'être mobilisés l'ont été...

Paulette : Oui, tous les hommes étaient partis...

Jean-Pierre : Il n'y avait plus personne...

Servane : Alors comment le village pouvait vivre ?

Jean-Pierre : Grâce aux femmes et aux enfants qui travaillaient dans les vignes et qui assuraient les récoltes.

Paulette : C'est à ce moment-là que beaucoup d'espagnols sont arrivés... Moi, mon beau-père, il a émigré pendant la guerre de 14. Il est arrivé en France à ce moment-là.

Jean-Pierre : ils avaient besoin de main d'œuvre pour les foins et les vendanges. Notre père, Paul, a été mobilisé dans les chasseurs alpins et a notamment été en troupe d'occupation en Silésie (Pologne). Tiens, Claude connaît une anecdote bien savoureuse concernant Jean Honoré Bonnefoy, dit Nick. C'était le crieur du village...

Claude : Nick a été appelé en même temps que des gens qui travaillaient au mas de Perrier, situé sur la commune d'Assas. Donc, tout ça, c'était la même jeunesse.

Et Nick, qui était un très grand braconnier, allait poser des collets toutes les nuits avant de partir à la guerre. Il en avait posé là-bas, dans la plaine de Jacou, face à la gendarmerie.

À cet endroit, il existait un lac où le gibier venait. Nick avait remarqué un trafic de lièvres, alors il a posé des collets. Le matin, il va les voir : plus de collets du tout, alors qu'il se doutait bien avoir attrapé un lièvre. « Cherche ce que tu cherches » : rien à faire, il ne trouve rien et finit par rentrer chez lui.

Entre-temps, convoqué à la guerre, il part... Et ses collègues de là-haut, au mas de Perrier, sur la commune d'Assas, partent à peu près en même temps que lui. Ils ont du bol : ils se retrouvent ensemble. Bon, la suite s'est passée dans les tranchées ou quand ils étaient repliés dans les campagnes, à l'arrière du front.

Le soir, c'était des histoires « et si et mi ». Et voilà qu'un soir, ses collègues et lui en viennent à se raconter leurs histoires, des histoires de braconniers, bien sûr... Et à parler de ce lièvre.



De but en blanc, les gars se sont aperçus que Nick avait compris : c'est son lièvre qu'ils avaient piqué ! Ces hommes descendaient le matin chercher du fumier ou des engrais à Montpellier avec une charrette et des chevaux. Ils se connaissaient très bien entre eux. Alors, quand ils ont vu ce lièvre qui « trafiquait » dans le ruisseau, ils l'ont ramassé et mis dans le caisson de la charrette. Ensuite, ils sont repartis, n'ont rien dit et ont fait la java avec le fameux animal.

Et après, quand Nick est rentré de la guerre, de retour à Clapiers, il a raconté à mon beau-frère André : « Tu ne sais pas où j'ai retrouvé mon lièvre ? Je l'ai retrouvé dans la Somme ! ».

Après il a raconté ça au bar, ici, et l'histoire a fait le tour de Clapiers. Et en patois en plus, oui en patois !

Jean-Pierre : J'ai aussi une histoire de braconnage, que je tiens de mon père. Il faisait ses classes quand il a été mobilisé en 18 et il s'est retrouvé dans les Vosges et ses grandes forêts. Comme dit Claude, il y en avait de Saint-Drézéry, de Teyran tout ça. Tous étaient ouvriers agricoles, tous braconnaient, tous, mais il y en avaient de plus forts que d'autres.

Comme « ils crevaient la dalle » et que la nourriture n'était pas terrible dans le coin, ils braconnaient en plaçant des lacets. Ensuite, ils se rendaient dans une auberge avec deux ou trois lièvres en disant : « Vous nous en préparez un et le reste est pour vous. ». Et ils mangeaient sur place. Seulement, les officiers ont trouvé bizarre que des soldats de deuxième classe viennent manger là. Alors, quand le capitaine a demandé à celui qui braconnaient avec mon père: « Vous avez de l'argent pour venir manger au restaurant ? », il a répondu : « Nous ? Il n'y a pas de problème. On apporte la marchandise et on en profite un peu... ».

« Mais comment faites-vous ? », a demandé l'officier.

Et le soldat lui répond : « Oh, ce n'est pas difficile. Si vous voulez, je vous fais monter un lièvre en haut de l'épicéa » – non, du sapin, car c'était des sapins. Du coup, le capitaine l'a pris au mot : « Oh toi, tu es un



peu vantard. Tu vas voir ce qui va se passer si tu n'y arrives pas, oui tu verras... » Alors, mon père nous a raconté : « A quatre, on a plié le sapin et on y a placé le collet, car on avait vu qu'il y avait un bon passage [pour les lièvres]. Et puis, le lendemain, le capitaine nous dit : « on y va ».

Mon père m'a dit qu'on voyait le lièvre pendre au bout du sapin à au moins 150 mètres ou 200 mètres de distance, tellement l'arbre était plié ! Et donc, ma foi, ce capitaine a fini par accepter leur compagnie, en somme, parce que les choses se passaient comme cela. Ça n'a pas duré éternellement, bien sûr, mais ils se débrouillaient. L'anecdote était savoureuse... Ça, c'était dans les Vosges.

Après, il nous racontait l'histoire des grenouilles, mais c'est moins rigolo. Cela se passait quand il était en Pologne. Il y avait beaucoup d'étapes à faire et la nuit ils ne pouvaient pas dormir, parce que les grenouilles faisaient un bruit, mais un bruit... Alors m'a-t-il dit : « On a essayé avec un collègue d'attraper les grenouilles avec un chiffon, toujours pour les manger.

Mais le gars du coin nous fait comprendre que ce n'est pas la peine. Il va chercher un râteau, et vlam ! balance le râteau. Il a ramené des

grenouilles par centaines. Une masse qui grouillait tellement que ça nous a coupé l'appétit. Et finalement, on n'a pas mangé de grenouilles. » À cette époque, ils savaient se « démerder... ».

Paulette : Mais l'histoire est plus jolie en patois.

Jean-Pierre : C'est vrai qu'en 14-18, la langue qu'on parlait ici, c'était l'occitan.

Marcelle : Papa et Charles ne parlaient que patois.

Jean-Pierre : En 14, les «troufions», les soldats, quand ils rentraient, ne parlaient que le patois.

Odette : Et plus tard, comme il n'y avait pas de télévision, le soir, à la veillée, on ne parlait que de la guerre de 14. Les anciens y relaient toutes les histoires qui avaient pu arriver. Je me demande si ce n'est pas avant la guerre de 14 que les militaires faisaient trois ou quatre ans !

Jean-Pierre : Oui, la conscription durait 3 ans.

Odette : Et certains sont même restés 7 ou 8 ans dans l'armée. Ils ont fait leur service militaire avant la guerre, n'ont pas été démobilisés quand elle a éclaté, puis ils sont directement partis se battre. Et ça a duré...

Marie-France : Durand, mon grand-père, était né en 1891. Il a fait son service militaire de 3 ans, puis il y a eu la guerre et après il est resté deux ans à Versailles.

Marcelle : ça fait 7 ans ...

Marie-Pierre : En fait, il y est resté 10 ans...

Marcelle : Et il était de Clapiers ?

Marie-Pierre : Non, de Saint-Drézéry et il s'est marié avec une Roques... Avec Berthe Roques.

Marcelle : Je revois le papy Roques dans le village.

Claude : Les Roques...

Jean-Pierre : Ils ont aussi été mobilisés en 39. Oui, mobilisés...

Marcelle : Paulin Roques.

Jean-Pierre : Ils sont alors repartis vers la frontière espagnole.

Marcelle : Son père ! Alors ça devait être son père !

Marie-France : Les Micheu ont eu trois garçons partis à la guerre de 14.

Marcelle : Lui, il venait de Sainte-Croix...

Christiane : Le nom d'un des trois garçons est mentionné sur le monument aux Morts, ici, un autre l'est à la nécropole de Maucourt, dans la Somme. Celui qui est enterré à la nécropole de Maucourt, dans la Somme, c'est Louis. On retrouve aussi son nom sur le monument aux Morts.



Raphaël : Y a-t-il eu beaucoup de blessés parmi les mobilisés de Clapiers ?

Jean-Pierre : Tous ceux qui y sont allés ont été plus ou moins blessés. Tous ont pris des éclats d'obus... c'est sûr...

Marcelle : Quand tonton Joseph a été blessé, pendant la guerre, papa me racontait qu'on avait dit à ma grand-mère : « Allez le voir. C'est fini.

C'est la fin... ». Et quand il a vu sa mère..., il a été guéri ! Et il s'en est sorti... [Montrant son bras :] Il avait un bras coupé là...

Paulette : Moi, je me rappelle toujours que, quand il parlait, il faisait ça [il levait son moignon].

Marcelle : Quand maman nous faisait faire la prière le soir... au lieu de Marie-Joseph, je disais tout le temps : « Marie, Joseph de Valence... »

Jean-Pierre : Ce Joseph de Valence avait perdu un bras à la guerre....

Raphaël : Et y a-t-il eu beaucoup d'invalides de guerre ici, au village, après la guerre de 14 ?

Marcelle : Eh bien, nous on a eu tonton...

Jean-Pierre : Il y avait aussi Auguste Bêchât. Celui-là, c'était un anarchiste...

Marcelle : On l'appelait Toto. Toto Bêchât.

Christiane : Il roulait sur sa mobylette à trois roues.

Marie-France : Bêchât, le nom me dit quelque chose, mais...

Jean-Pierre : Bêchât, sur sa maison, il y avait écrit Liberté.

Marcelle : Ah oui, oui, ça me revient. Elle se trouvait au Fesquet.

Servane : Elle ne doit plus y être.

Marcelle : Et non, ils l'ont démolie.

Jean-Pierre : Je me souviens. Quand nous étions petits, Bêchât venait au village avec son espèce de pétrolette...

Christiane : Beaucoup de mutilés de la guerre de 14 avaient ces mobylettes à trois roues et ils pédalaient.

Marcelle : Mais non, celle-là était à moteur...

Odette : Mon père n'est pas décédé sur le champ de bataille, mais il est revenu très malade parce qu'il avait été gazé. Et de la fin de la guerre jusqu'à 1926, date de son décès, il a fait des allers-retours entre la maison et l'hôpital, de façon continue. Il passait plus de temps à l'hôpital qu'à la maison.



Christiane : Et sur ces entrefaites, ils ont quand même eu Odette...

Odette : Oui, au cours d'une permission sans doute...

Jean-Pierre : Son nom se trouve aussi sur le monument aux Morts...

Odette : Oui, parce qu'à son décès, maman a été reconnue veuve de guerre, mais à ce moment-là, le monument aux Morts avait été achevé.

Jean-Pierre : C'étaient ceux qui étaient morts au front.

Odette : On n'avait jamais demandé à ce qu'il soit inscrit sur le monument aux Morts... C'est alors que les anciens combattants nous ont dit : « mais il n'y a pas de raison ! », puisque maman était veuve de guerre, il pouvait y être inscrit. C'est pour ça que son nom y a été rajouté tardivement.

Jean-Pierre : C'est vrai que sur le monument aux Morts, il y a quelques noms qu'on ne connaissait pas. Une fois, ton oncle André m'avait dit que c'était des jeunes qui travaillaient à la filature de La Valette. Enfin, on y tissait des draps et de nombreux jeunes y travaillaient. Ces jeunes ouvriers ont été mobilisés et domiciliés à Clapiers. Ils étaient deux ou trois. Deux d'entre eux sont enterrés à Clapiers, car personne ne connaissait leurs familles.



Servane



Jean-Pierre



Paulette



Claude



Marcelle



Odette



Marie-France



Raphaël

Caporal Louis Védrine

Mort au champ d'Honneur le 20 août 1918

(Extrait de l'historique du 169^e régiment d'infanterie)

À la suite des brillantes opérations menées en juin et Juillet devant CORCY, le 169^e régiment d'infanterie à peine reconstitué, avait reçu l'ordre de prendre un secteur dans la région d'AUTRECHES, en vue d'une attaque qui, menée sur une grande profondeur, devait le conduire à 20 kilomètres au-delà de son point de départ.

C'est le 17 août que se produisit la première attaque : le régiment avait à franchir le ravin d'AUTRECHES, coupure abrupte et profonde que l'ennemi cherchait à rendre impraticable par la violence de son tir ; mais, grâce au brillant et à l'ardeur des troupes assaillantes, l'attaque réussit pleinement ; tous les objectifs furent atteints et le nombre de prisonniers et de matériel restés entre nos mains fut considérable.

Le 18 au matin, l'attaque est reprise ; tout le plateau, entre AUTRECHES et MORSAINS, est conquis. De nouveau, l'ennemi laisse entre nos mains de nombreux prisonniers et un important matériel.

Le 19 au soir, un nouvel ordre arrive ; il s'agit pour le 169^e de franchir le lendemain le ravin de MORSAINS et d'aller s'établir sur les pentes Est de ce ravin, talonnant l'ennemi, et de chercher à accentuer son mouvement de retraite.

Le 20 au matin, l'attaque est déclenchée et dans l'après-midi, les premiers éléments du régiment commencent à déboucher sur le plateau, à l'Est de MORSAINS, mais là l'ennemi semble s'être ressaisi, il occupe une ligne très fortement organisée ; c'est la tranchée de «SCHOENBRUNN» devant laquelle le vaillant effort du régiment vient d'abord se briser et où nous subissons des pertes cruelles ; un moment même, durant la journée du 21, la situation du régiment semble critique ; une contre-attaque a séparé les deux bataillons de première ligne qui n'ont plus aucune communication entre eux et dont quelques éléments sont tournés ; mais le bataillon de réserve arrive à la rescousse et le lendemain matin, 22 août, l'ennemi découragé cède le terrain sans coup férir.

Aussitôt lancé à la poursuite de l'ennemi, le 169^e s'empare, le 22 août, des fermes St-LEGER et de MAREUIL et le 23, après un dur combat de la ferme de MONTECOUVÉ qui clôture cette glorieuse série d'attaques victorieuses menées par le régiment et qui lui valut sa 3^e citation à l'ordre de l'Armée.

Dans ces opérations, on a eu à déplorer la mort des lieutenants PERNAIN, GOUPIL, BRIEN et RAGUIN. Il y eut aussi les évacuations pour blessures du commandant WADDEL, des lieutenants LAFAUX, CLAIRE, MOUY, DARDENNE, GRAPPIN et VERGNIAUD et de 453 soldats.

Cette guerre fut surtout le fait de deux grandes alliances :

La Triple-entente et les Empires centraux. La Triple-entente (aussi appelée les « Alliés ») était composée de la France, du Royaume-Uni, de la Russie et des empires coloniaux que ces États contrôlaient. Plusieurs autres États se joignirent à cette coalition, dont la Belgique, envahie par l'Allemagne, qui fit appel à la France et au Royaume-Uni, garantes de son indépendance. Le Japon rejoignit la coalition en août 1914, l'Italie en avril 1915, la Roumanie en août 1916 et les États-Unis en avril 1917, ainsi que de nombreux autres pays moins puissants.

Les Empires centraux regroupaient l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ainsi que les colonies qu'elles contrôlaient. L'Empire ottoman les rejoignit en octobre 1914 suivi, un an plus tard, du Royaume de Bulgarie.

Les pertes humaines de la **Première Guerre mondiale s'élèvent à environ 18,6 millions de morts. Ce nombre inclut 9,7 millions de morts, chez les militaires, et 8,9 millions, chez les civils. Les pertes militaires françaises représentent 25 % des pertes militaires de cette guerre. Sur une population de 39,6 millions d'habitants, la France a payé un très lourd tribut pour cette guerre avec 1,7 million, de morts dont 300 000 victimes civiles et 4,2 millions de blessés militaires.**

